



Que dit la Bible au sujet de la maladie?

Thomas Römer



Thomas Römer est né en 1955 à Mannheim (Allemagne). Il a fait ses études de théologie à Heidelberg, Tübingen et Paris. Après avoir travaillé comme pasteur de l'Eglise Réformée de France à Nancy, il a été assistant, puis professeur adjoint à la Faculté de théologie de Genève. En 1988, il a soutenu sa thèse sur les traditions d'origine du peuple d'Israël. Depuis 1993, il occupe la chaire d'Ancien Testament à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne. Il s'intéresse particulièrement aux récits fondateurs de la Bible hébraïque et à l'interaction entre exégèse et sciences humaines.

Qui peut prétendre n'avoir jamais été malade? Certainement pratiquement personne, car le fait d'être malade est une expérience quasiment universelle. Cependant le terme «malade» est extrêmement peu précis. Les médecins d'ailleurs ne l'utilisent que comme une convention de langage, mais jamais pour exprimer le résultat d'un diagnostic. En effet, l'expression de maladie couvre des altérations de la santé très différentes comme un simple rhume ou refroidissement et des tumeurs ou des infections qui peuvent provoquer la mort du malade, comme le cancer ou le SIDA.

Quand la Bible parle de la maladie, il s'agit toujours de situations qui mettent en danger la vie de l'homme. Les auteurs bibliques ne donnent pas de description précise des maladies qu'ils évoquent; il leur importe plutôt de souligner le fait que la maladie est une atteinte à l'intégrité de l'homme. On pourrait dire que la maladie est considérée comme l'antichambre de la mort. C'est pour cela que la personne malade, malgré tout le savoir-faire des médecins-prêtres qu'elle peut consulter, doit en fin de compte s'en remettre à Dieu, le seul maître de la vie et de la mort. L'Ancien Testament appelle souvent Dieu «El rofé», c'est-à-dire «le Dieu qui guérit» (par exemple Ex 15,26); la tradition chrétienne a repris ce thème en parlant, à la suite d'Augustin, du «Christus Medicus».

Le Psautier vétérotestamentaire contient un certain nombre de «Psaumes de maladie» qui nous montrent comment les malades ont perçu leurs situations. Dans le Psaume 88, l'homme souffrant s'écrie:

On me compte parmi les moribonds; me voici comme un homme fini, reclus parmi les morts, comme les victimes couchées dans la tombe, et dont tu perds le souvenir, car ils sont coupés de toi. (v.5-6).

Le malade souffre également de la solitude, due au fait qu'il était souvent assimilé à un «mort virtuel» et par conséquent considéré comme impur:

Tu as éloigné de moi compagnons et amis; pour intimes, j'ai les ténèbres (v. 19).

Il ne lui reste plus que l'appel au secours adressé à Dieu:

Mais moi, je crie vers le Seigneur! le matin, ma prière est déjà devant toi. Seigneur, pourquoi me rejeter, me cacher ton visage? (v. 14-15).

Mais d'où vient la maladie? Qui en est responsable? Comme toute l'humanité, les auteurs bibliques se sont interrogés sur l'origine de la maladie. L'auteur du Ps 88 semble considérer ses souffrances comme le fruit de la fureur de Dieu (v. 17) et celui du Ps 38 parle même des flèches de l'Éternel (Ps 38,3). Dans les cultures voisines d'Israël, notamment chez les Assyriens et les Babyloniens, on connaissait une série de démons qui étaient censés amener toutes sortes de maladies. Dans la conception monothéiste de la Bible hébraïque, une telle démonologie n'a guère de place. Par contre, dans le Nouveau Testament, l'idée que les maladies, surtout d'ordre psychique, sont causées par des démons, est largement attestée. La guérison d'une maladie équivaut souvent alors à un exorcisme. Aujourd'hui, une telle conception nous paraît à juste titre étrange. Pour les anciens c'était une manière de «nommer» la maladie, de l'objectiver et de la séparer du malade. Les démons représentaient, en effet, l'irruption des forces du chaos dans un monde créé «en ordre», et la maladie pouvait être comprise comme l'expérience des forces destructrices s'opposant au projet de vie qui caractérise la création du Dieu biblique. Le deuxième récit de création en Gen 2-3 nous

dit que la mort, les souffrances et par conséquent la maladie sont dues à la détérioration de la création, suite au comportement des hommes. Pour l'auteur de Gen 2-3, souffrance et maladie font partie de la condition humaine, laquelle est marquée par l'aliénation de la relation entre Dieu et les hommes.

Poursuivons encore la question du «sens» de la maladie. Dans l'Antiquité, il était très courant de voir dans la maladie le



Comprendre les révélations bibliques pour mieux enraciner notre foi... (Photo J.-P. Calame)

signe d'une colère ou d'une sanction divine. On expliquait alors la souffrance d'un individu par l'idée d'une rétribution divine sanctionnant un mauvais comportement dudit individu. Cette conception de la maladie comme punition d'un péché est attestée dans certains textes bibliques (par exemple Lév 26,14-16). Elle est encore aujourd'hui d'actualité dans certains milieux qui voient notamment dans le SIDA le jugement divin sur une vie de débauche. Un tel discours, outre le fait qu'il n'est que pur cynisme, va à l'encontre du cœur du message biblique, un message de vie et non de mort.

L'Ancien, comme le Nouveau Testament, mettent radicalement en question cette doctrine rétributive.

L'auteur du dialogue entre Job et ses amis conteste tout automatisme dans l'explication de la souffrance. Pour ses amis, la maladie de Job, qui est peut-être une sorte de lèpre, serait due à une punition pour un péché dont il ne veut ou ne peut se souvenir. Elifaz, Bildad et Çofar invitent Job à accepter le fait d'avoir péché et de considérer sa maladie comme le signe de la pédagogie divine (cf. Job 4,7-10; 5,18 etc.). Face à cette orthodoxie religieuse, Job s'écrie: «Il faut que je sois coupable!» (9, 29). Il va même jusqu'à défier un Dieu apparemment cruel qui se plaît à tourmenter ses créatures. La réponse divine (Job 38-41) garde certes un caractère énigmatique. Deux points me paraissent néanmoins assez clairs. D'abord, Dieu rappelle ironiquement à Job sa situation d'homme:

Où est-ce que tu étais quand je fondai la terre? Dis-le moi puisque tu es si savant. (38,4)

Il est toujours dangereux que l'homme se mette à la place de Dieu et prétende pouvoir expliquer les projets divins. Cette affirmation adressée à Job est en même temps une critique acerbe de la théologie de ses amis qui voulaient à tout prix trouver une logique divine dans la maladie de Job. Ensuite, Dieu rappelle son combat contre les monstres primordiaux, Léviathan et Béhémot (40,5-41,26). Ces monstres symbolisent la menace que fait peser le chaos sur la création. Dieu se présente donc à Job comme un Dieu qui se bat pour la vie. Ce n'est pas une réponse directe aux souffrances de Job. C'est seulement le rejet de toute fatalité face à la souffrance et à la maladie. L'origine du mal n'est pas élucidée, mais, via Job, toute l'humanité est appelée à la révolte contre le mal et la maladie.

De nombreux textes du Nouveau Testament partagent la même perspective face à

la maladie. On pense notamment aux récits de guérison que les quatre évangélistes nous ont transmis. Confronté à un aveugle, les disciples posent cette question à Jésus: «Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents?» (Jean 9,2). Ce faisant, ils partagent en quelque sorte la position des amis de Job en considérant l'infirmité de l'aveugle comme une sanction divine. Mais Jésus casse cette logique en répondant: «Ni lui ni ses parents. Mais c'est pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui» (9,3). On pourrait se demander si cette réplique de Jésus ne légitime pas le discours d'une pédagogie divine face à la maladie. La suite du récit montre pourtant clairement qu'il ne s'agit nullement d'une idéalisation de l'infirmité, mais de son abolition. Jésus va guérir l'aveugle et annoncer ainsi la venue du Règne de Dieu, de la nouvelle création dans laquelle la mort et la maladie n'auront plus de place. La guérison pratiquée par Jésus va provoquer la résistance des Pharisiens. Cette résistance ne s'explique pas seulement par le fait que Jésus avait ouvert les yeux de l'aveugle un jour de sabbat. Ce qui est difficilement supportable, et pas uniquement pour les Pharisiens de Jean 9, c'est le rejet d'une théologie qui avait intégré la maladie et l'infirmité dans un modèle explicatif.

Ainsi, le message biblique s'oppose à toute fatalité ou défaitisme face à la maladie. Certes, la maladie et la souffrance nous rappellent notre fragilité et aussi notre mortalité. Et il peut arriver qu'à un moment de souffrance l'homme se voie davantage dépendant de Dieu. Mais cela ne doit pas mener à des discours théologiques prônant l'acceptation de la maladie comme la volonté de Dieu.

La Bible nous appelle à combattre toute atteinte à la vie en proclamant que Dieu est le Dieu des vivants et non des morts (Marc 12,27). □



France Pastorelli

Alain Burnand



Pasteur, ancien aumônier d'évangélisation et du CHUV, fondateur de l'Equipe Croix-de-Camargue qui chante la foi, l'espérance et l'amour dans tout le pays et au-delà de nos frontières, auteur de dix ouvrages, tous parus aux Editions Ouverture. En outre, il a coordonné, avec Françoise Brunnschweiler (la fille de France Pastorelli), l'édition de *Servitude et Grandeur de la Maladie, Un toit de tuiles et La Poulie bleue*, tous trois dus à la plume de France Pastorelli et parus également aux Editions Ouverture. A côté de ses nombreuses activités, entre autres comme conférencier, Alain Burnand assume une présence comme aumônier à la Clinique de La Source à Lausanne.

«Fixée pour toujours à l'âge des émerveillements», France Pastorelli répond à quelques-unes de nos questions.

Itin.: On le sait, vous êtes née à Saint-Etienne dans une famille de médecins et, vers votre quinzisième année, vous êtes devenue l'élève prometteuse de Vincent d'Indy à Paris. Votre notice biographique précise que «pianiste de grand talent, vous ne pourrez pas poursuivre votre carrière de virtuose, votre santé étant trop fragile...»

F.P.: Je ne suis pourtant pas venue au monde avec une santé délicate. Jusque vers ma vingtième année je fus, au contraire, remarquablement résistante. Mais à cette époque, courir, jouer au tennis, monter rapidement un escalier ou une côte me devinrent impossibles; tout de suite survenait l'accélération du cœur, l'essoufflement, une sensation de barre douloureuse en travers de la poitrine.

Itin.: Vous épouserez un médecin, le Dr Brunnschweiler, qui vous emmènera vivre à Lausanne. Et votre santé?...

F.P.: La deuxième année de mon mariage, je fus terrassée par ma première crise de cœur, dans la rue, alors que je marchais joyeusement, un peu trop vite peut-être, à côté de mon mari. Le médecin consulté – une célébrité

mondiale – fit un diagnostic qui équivalait à un arrêt de mort à brève échéance.

Itin.: Diagnostic heureusement erroné; mais ce n'était pas une «première» pour vous! votre père déjà...

F.P.: A l'âge de vingt-huit ans, il avait été, lui aussi, l'objet d'une même condamnation, proférée par quatre médecins, suffisamment sûrs de leur lugubre pronostic pour le faire connaître à ma mère, toute jeune. Pourtant, mon père survécut, et les quatre médecins qui l'avaient condamné sont tous les quatre morts bien des années avant lui.

Itin.: Dans une certaine mesure vous étiez déjà grâce à lui préparée?

F.P.: Sa vie fut brève (dans sa quarante-deuxième année, il nous fut arraché), mais cette courte existence fut noble et féconde. Déjà, à le voir souffrir, j'avais, adolescente, compris que la désagrégation physique et la désagrégation morale ne relèvent pas des mêmes lois.

Itin.: Mais, dans cette filiation, on ne verra pas qu'une hérédité... peut-être surtout un héritage.

F.P.: Je revois sa haute silhouette élégante, un peu voûtée par la lassitude, le regard lumineux et